

Chapitre 8

Le matin du vendredi, je n'étais plus vraiment moi-même, quelque chose en moi s'était déplacé, fissuré peut-être. Ce soir-là, je devais rentrer chez moi, et une angoisse tenace me crispait le ventre. Je savais que Marie-Noël, qui me connaissait mieux que personne, pouvait me lire à livre ouvert. Alors tout se révélerait, mes élans confus, la trahison, la frustration. Je redoutais sa blessure, la contagion de mon malaise, et, par-dessus tout, l'aveu de ce que je n'osais encore nommer.

Je crois que déjà, sur la route entre la caserne et notre petit village paisible, elle pressentait quelque chose. Mais c'est au fil du week-end, dans la maison, que Marie-Noël le sentit pleinement. Elle n'avait besoin ni de mots ni de gestes pour comprendre que quelque chose en moi avait basculé ; mon silence, mes regards fuyants, cette tension que je m'efforçais de masquer... elle avait tout perçu, fidèle à son instinct infaillible.

Elle posait sur moi ces yeux d'inquiétude, si prompts à voir au-delà des apparences. Sans un mot, elle cherchait à percer la brume qui m'habitait, à nommer ce qui, en moi, s'était brisé ou déplacé. Son regard ne jugeait pas, il enquêtait, insistait, espérait une vérité que je n'étais pas prêt à lui donner, ni à me reconnaître. Elle n'était pas dupe. Je n'étais pas vraiment là. Présent en apparence, assis à ses côtés, mais absent dans l'âme, absent dans le cœur. Mon corps obéissait, jouait sa scène, mais mon esprit... mon esprit s'était égaré,

loin d'ici, très loin. Entre les quatre murs d'une chambre de caserne, il flottait, comme retenu dans l'interstice de deux battements de cœur. Il tournait autour d'un lit simple, s'accrochait à un rire, un de ces rires qui éclatent sans prévenir, qui réchauffent plus qu'un feu, et qui laissent dans l'air une trace invisible. Et surtout, il se noyait dans ce regard bleu clair, d'une limpidité de lac qu'on n'ose troubler. Un regard qui ne quittait plus mes pensées, qui m'avait volé la paix avec une tendresse désarmante. Je n'étais plus là. J'étais ailleurs, dans un espace entre le désir et la peur, entre l'interdit et la pureté... et je m'y perdais de plus en plus.

— Qu'est-ce qu'il y a, Simon ?

Sa voix était douce, mais ferme, une main tendue dans l'obscurité. Elle voulait comprendre, elle voulait m'aider. Mais je n'avais rien à lui offrir. Aucun mot, aucune explication qui aurait eu un minimum de sens, rien qui puisse exprimer ce tumulte intérieur que moi-même, je ne parvenais pas à saisir complètement, alors je me contentai de baisser les yeux, fuyant la clarté bienveillante de son regard.

Comment aurais-je pu lui dire l'incompréhensible ? Comment donner forme à ce chaos, à ce tremblement enfoui que je refoulais encore, certain que l'innommé finirait par s'éteindre ? Je l'aimais, ou du moins, je croyais encore l'aimer. Elle avait tout donné pour moi. Son amour, sa force, sa fidélité, sans condition ni détour. Et moi, je fléchissais, non que rien eût changé en elle, mais parce qu'en moi, imperceptiblement, quelque chose avait glissé. Alors la honte s'installait, impuissance à rendre le don, sentiment d'être exilé de ma propre histoire, qui, inexorablement, grandissait.

Pourquoi Thomas hantait-il mes interstices ? Pourquoi ses mots résonnaient-ils encore en moi, échos impossibles à dissiper ? Pourquoi ses gestes, ses regards, son simple sourire nouaient autour de mon cœur un lien invisible, à la fois puissant et déroutant ?

Je ne comprenais pas. Je ne voulais pas comprendre. Et pourtant, chaque pensée, chaque frisson, chaque battement de mon être

se trouvait irrémédiablement enchaîné à cette présence absente, à ce courant imperceptible qui traversait mes jours comme mes nuits. Plus je refusais de le nommer, plus il se déposait en moi, une évidence douce et cruelle, intractable, impossible à chasser, impossible à vivre.

Je me contentai de hausser les épaules, dans un geste vague, absent, mon corps répondait à ma place. Je ne croisai pas son regard, j'en connaissais la clarté, la tendresse inquiète, et je n'avais pas la force d'y plonger.

— Rien... juste la fatigue, murmurai-je, d'une voix basse, fuyante, un fil d'air instable passant sur la poussière des jours, ultime tentative pour recouvrir une réalité inscrite au plus profond de moi, indélébile et invisible.

Pourtant, je savais que mes mots ne trompaient personne, derrière eux se tenait le tumulte, l'élan interdit qui me consumait. Chaque syllabe prononcée n'était qu'un rideau trop mince, une illusion de contrôle, alors que déjà, tout en moi criait ce que je n'osais avouer. Ces mots n'étaient qu'un voile posé sur l'incendie, une brume jetée sur un ciel trop limpide. Elle, elle ne disait rien. Mais son absence sonore était déjà une voix qui me traversait et déposait en moi la réalité que je voulais taire.

Elle acquiesça doucement, avec une réserve feutrée, résignée. Je sentais son regard, lourd d'attente, s'accrocher au mien, une main fine que je n'étais pas prêt à prendre. Un lien invisible, tendu à l'extrême, vibrait encore, notre destin allait se rompre.

Et moi... Moi, je ne désirais rien d'autre que le retour du simple, la limpidité des gestes quotidiens, l'évidence des sourires, la paix intérieure d'une vie sans heurt ni vertige. Je voulais cette normalité, jadis élevée en refuge, celle que j'étais censé bâtir avec elle.

Mais au fond de moi, une voix basse, entêtante, ne cessait de murmurer, et ne voulait plus se taire.

L'ancien monde se fermait, d'un mouvement imperceptible. Une ligne avait cédé. Mon trouble, large comme une houle, se fixait sur

un visage, celui d'un homme. Et la vérité, minuscule et tenace, bruisant dans ma tête, m'ardait plus qu'elle ne me rachetait. Elle me défaisait. Elle m'anéantissait.

Ce trouble était une tempête, un orage qui grondait sans fin dans mon âme, me laissant vidé, perdu, incapable d'être pleinement moi-même. J'avais l'impression de trahir tout ce en quoi je croyais, d'abandonner ce que j'avais construit.

Et pourtant, la peur s'imposait à moi, je ne pouvais plus fuir ce que je ressentais. Ce sentiment, aussi douloureux soit-il, était la seule part de moi qui restait vivante et authentique.

Mais le poids du jugement, des conventions, et de mes propres doutes m'écrasait. Je me sentais seul, face à ce combat invisible, tiraillé entre deux mondes, incapable de trouver la paix.

Je me répétait que Thomas n'était que mon voisin de lit, rien de plus. Je me le récitais, en prière de protection.

Je cherchais désespérément une issue logique, une explication rationnelle, une raison qui pourrait me ramener dans le droit chemin, celui que j'avais toujours suivi. Je devais me ressaisir. Je devais me convaincre.

J'étais hétérosexuel. Lui aussi.

C'était simple. C'était censé l'être.

Pourtant, chaque fois que je croisais son regard, chaque fois qu'il souriait, cette certitude vacillait, et un monde nouveau s'ouvrait devant moi, inquiétant et fascinant à la fois.

Nous n'étions pas ce que je commençais à redouter. Nous n'étions rien de semblable à cette image floue, dérangeante, angoissante, qui s'insinuait sournoisement dans mes pensées.

Et ce mot... ce mot résonnait en moi, une sentence, un couperet au-dessus de ma tête.

Homo.

Simple, brutal, chargé de jugements et de peurs originelles, il me terrifiait, me paralysait, effaçant tout ce que j'étais, tout ce que je croyais être, laissant derrière lui un vide où je ne savais plus

me reconnaître. Je n'étais *pas* ça. Je ne *voulais* pas être ça. Dans mon monde, ce mot était chargé de honte, de rejet, de solitude. Être « homo », c'était sortir du cadre, perdre l'approbation des autres, de la famille, de Dieu peut-être. C'était porter une croix invisible, une croix que je n'étais pas prêt à assumer.

Je me sentais étranger dans ma propre vie, un acteur sans script, perdu dans un décor familier devenu soudain étrange. J'avais peur de perdre tout ce que j'avais construit, mes liens, mes rêves, mon avenir, mais surtout, j'avais peur de ne jamais retrouver ce *moi* que je croyais connaître.

Malgré tous mes efforts pour fuir cette pensée, elle revenait. Encore. Inlassablement.

Une marée que rien ne peut retenir. Plus je cherchais à l'éloigner, plus elle s'insinuait en moi.

Je pouvais détourner les yeux, m'occuper l'esprit, me convaincre mille fois par jour que ce n'était rien... Mais une part de moi savait. Quelque chose, au fond, savait déjà que ce n'était pas *rien*.

Et plus j'essayais de me convaincre du contraire, plus le mensonge m'alourdissait, un fardeau invisible que je portais seul. Chaque mot répété, chaque pensée que je refoulais creusait un peu plus ce fossé entre qui j'étais et ce que je prétendais être.

Je ne pouvais plus fuir. Je ne pouvais plus me cacher.

Et pourtant, la peur restait là, prête à bondir.

Ce week-end-là, je ne fermai pas l'œil. Une douleur étouffée, profonde, brûlait en moi, une blessure invisible, difficile à nommer, à comprendre. Mes pensées tourbillonnaient sans répit, s'entrechoquant dans un chaos. Trop de questions restaient sans réponses, fantômes insaisissables qui me hantaient sans trêve.

Le sommeil me fuyait, et avec lui, la paix.

Je me tournais sans cesse dans mon lit, cherchant une position, un apaisement, une trêve, en vain.

Je revoyais le visage de Thomas, son sourire léger, son regard clair qui semblait percer les murs de mes défenses. Chaque détail